

■■■ excellent ■■■ à voir ■■■ pourquoi pas ○○○ à éviter

Films animaliers : traité d'anatomie comparée

Deux documentaires s'intéressent, l'un aux chimpanzés, l'autre aux abeilles, avec une fortune opposée

Des abeilles et des hommes

■■■

Chimpanzés

○○○

Vivre à la charnière des XX^e et XXI^e siècles est un privilège rare. Avec Auschwitz et Hiroshima, le premier nous a appris jusqu'où peut aller l'homme pour anéantir son prochain. Le second peut être considéré comme le moment où nous avons pris conscience de l'égale capacité de l'homme à détruire ce qui l'entoure et, par voie de conséquence, tout se tenant, à en finir une fois pour toutes avec lui-même.

N'abusons pas des exemples, ils sont nombreux : vache folle, dérèglement climatique, continents de plastique à la dérive sur les océans, déchets atomiques, ondes délétères et pesticides cancérigènes, on en passe.

Le risque est d'attribuer à l'animal des comportements, des croyances spécifiquement humains

Un mal amenant parfois un bien, une conscience écologique nouvelle naît de ces maux. L'hypothèse que l'apocalypse, par notre faute, n'est plus invraisemblable, le sentiment de culpabilité qui en découle, la démonétisation d'une raison dont l'homme a le risible apanage : tout cela tend à modifier la place du plus fameux des bipèdes dans l'ordre et la hiérarchie de la nature. On se dit, par exemple, qu'on devrait peut-être en rabattre et considérer avec un peu moins de supériorité nos amies les bêtes, avec lesquelles nous avons rompu depuis belle lurette nos relations de parenté.

Un bien amenant parfois un mal, il s'est ensuivi, dans les sciences et les arts, un tsunami d'empathie à l'égard de nos cousins plus ou moins proches, lequel débouche, trop souvent, sur un franc abêtissement.

Le domaine le plus touché est évidemment celui du cinéma, art populaire, donc plus aisément galvaudé. Réservez jusqu'alors au charme enfantin du dessin animé ou à l'aura de la légende cinématographique, la prise de parole animalière affecte dorénavant le docu-



Sur le tournage du documentaire « Des abeilles et des hommes », du Suisse Markus Imhoof. DR

mentaire, où ne se perd aucune occasion de rabattre sur l'animal des scénarios, des comportements, des croyances spécifiquement humains. A ce degré de brouillage, il ne s'agit plus d'anthropomorphisme, position fondée somme toute sur la distinction pérenne entre l'animal et l'homme, mais d'un gloubi-boulga écológico-commercial destiné à un public dont l'entendement est supposé ne pas dépasser le stade de « L'île aux enfants ».

Deux types de documentaires animaliers se dessinent donc aujourd'hui. Ceux qui cèdent aux sirènes de l'éco-zoologie à grand spectacle, avec prouesses technologiques annoncées et story-telling pathétique, et ceux qui entreprennent d'informer, sans renoncer à séduire pour autant, des spectateurs considérés a priori comme des adultes. Un exemplaire de chaque genre sort mercredi 20 février en salles. Le plus lourd se nomme

Chimpanzés. C'est le petit dernier du département Disney Nature, par lequel le groupe a relancé en 2008 sa production de documentaires animaliers, qui compte *Les Ailes pourpres* (2008), *Océans* (2009) et *Félins* (2011).

Deux routiers de la BBC, Alastair Fothergill et Mark Linfield, en signent la réalisation. Trois ans de tournage dans une forêt profonde de Côte d'Ivoire. La collaboration et la caution de scientifiques irréprochables. Une partie des recettes reversée à la Wild Chimpanzee Foundation. Le coup de chance enfin d'un comportement rarissime : l'adoption d'un jeune chimpanzé par le mâle dominant du groupe après que la mère du petit eut été tuée au cours d'un combat territorial.

Le Français Jean-François Camilleri, patron de Disney Nature, aurait toutes les raisons de considérer *Chimpanzés* comme « un

film étendard » pour sa société, si le résultat ne s'avérait un tel gâchis. Ce n'était sans doute pas assez qu'on insulte ces pauvres bêtes en nommant le petit Oscar et le vieux Freddy, qu'une voix off omniprésente prétende nous livrer le flux de conscience furieusement décalé d'Oscar, que le mâle dominant du groupe rival soit décrit comme un infâme salaud. Non, il fallait encore qu'un commentaire déplorable écrase tout ce que pouvait avoir de singulier le matériau original pour le naturaliser dans la veine Disney 1940, et nous resservir *Bambi*, la grâce et la beauté en moins, avec des chimpanzés vivants.

Or, la vraie vie ne se prête pas toujours à ce que l'on veut lui faire dire, et le forçage constant du scénario (suspense fabriqué sur l'attaque des adversaires, illisibilité des scènes, notamment de bataille, hiatus entre les sentiments prêtés aux animaux et leur conduite...) confine

au grotesque. Pour le dire d'un mot, il y a ici un gouffre entre les déclarations d'intention (Disney au service de la nature) et la réalité du film (la nature au service de Disney).

Tout autres sont le propos et la manière de *Des abeilles et des hommes*, réalisé, de manière plus classique, par le Suisse Markus Imhoof. Sans doute son sujet et ses actrices se prêtent-ils moins à ce type de dérive, tant il y a loin des abeilles aux hommes. En fait, pas si loin que cela, c'est une des vertus du film de le montrer. D'abord, parce que l'insecte pollinisateur est essentiel à la reproduction des espèces végétales, et partant au maintien de la vie sur Terre. Ensuite, parce que les abeilles ont été presque intégralement domestiquées par l'homme pour le miel qu'elles fabriquent.

C'est aussi bien l'interaction de l'homme et de l'animal qui intéresse ce film, fondé sur un constat

inquiétant : la raréfaction de l'insecte (estimée entre 50 % et 90 % depuis quinze ans), victime d'un mal qu'on n'explique pas complètement mais dont l'origine tient dans les modifications exercées par l'homme sur la nature, notamment la pulvérisation de fongicides. Un biais qui permet au film d'en dire long sur les abeilles (leur organisation sociale, leur manière de réagir à l'environnement, leur physiologie rendue par des prises de vues assez extraordinaires) et encore plus long sur les hommes, dont la culture transparait à travers la manière dont les personnages du film traitent les abeilles.

Capitalisme débridé et productivité intensive pour le businessman californien John Miller, eugénisme assumé pour l'artisan helvète jaloux de la pureté de la race alpine, ou pollinisation des fleurs à la main pour la Chinoise Zhang Zhao, vu que les abeilles ont disparu de son pays après que le Grand Timonier eut décidé l'extermination des oiseaux, qui entraîna le développement de la vermine, qui nécessita l'emploi massif de pesticides, qui aboutit à l'éradication susdite.

Bizarrement monté, sautant du coq à l'âne, fondé sur une histoire personnelle (les ruches de la famille Imhoof) qu'on aurait aimé voir développée, *Des abeilles et des hommes* n'en reste pas moins un documentaire profondément humaniste, qui remplit honnêtement et intelligemment son office pédagogique, sans tenter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. C'était déjà le cas voici trente ans, lorsque Markus Imhoof signait *La barque est pleine* (1980), un film cuisant sur l'attitude de la Suisse à l'égard des réfugiés juifs durant la seconde guerre mondiale. Des juifs aux abeilles, rien de semblable évidemment, si ce n'est une certaine conception de la vocation et de la morale cinématographiques. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire suisse de Markus Imhoof (1h28).

Documentaire américain d'Alastair Fothergill et Mark Linfield (1h18).

Christophe Boesch, depuis trente-trois ans aux côtés des chimpanzés

DISNEY DIT VRAI : *Chimpanzés* est « une histoire que seule la nature pouvait raconter ». Ou du moins que seule la nature a racontée. Les images ont été tournées en un milieu sauvage. Les singes ont agi en toute liberté. Et l'incroyable adoption du jeune Oscar par un grand mâle alpha, principal ressort narratif du film, s'est bel et bien produite. La sensation d'artifice générée par l'ensemble, due en grande partie à la niaiserie des propos prêtés aux animaux, n'en est que plus attristante.

« Il s'agissait de filmer leur comportement naturel, il fallait donc jouer le jeu », précise Christophe Boesch, directeur scientifique du long-métrage de Disney Nature. Chercheur internationalement reconnu, ce Franco-Suisse dirige à Leipzig, en Allemagne, le département de primatologie de l'Institut Max-Planck d'anthropologie évolutionniste. Mais c'est en Côte d'Ivoire, dans le parc national de Taï, qu'il étudie depuis trente-trois ans le comportement des chimpanzés. Ce film, sans lui, n'aurait jamais pu être réalisé.

Le tournage a duré trois ans, dans des conditions difficiles. « J'ai imposé des principes stricts, détaille le primatologue. Une équipe de tournage restreinte à quatre personnes, moi compris, pour éviter de perturber les animaux. Et le port obligatoire de masques chirurgicaux devant le nez et la bouche, afin de protéger hommes et singes des risques de transmission de maladies. »

Durant des jours et des jours, l'équipe a dû marcher aux côtés des chimpanzés sauvages, dans la moiteur de la forêt tropicale. « Ils se déplacent pratiquement toute la journée, et il n'y a pas d'autre solution pour les observer que de les suivre », explique Christophe Boesch. A condition qu'ils aient accepté la présence de l'homme à leurs côtés, ce qui n'est possible qu'au prix d'une longue période d'habituation. « Durant cinq ans environ, il faut avoir la patience d'être auprès des animaux de façon non agressive, non bruyante, en faisant en sorte qu'il n'y ait aucune interaction entre eux et nous. » Ne jamais les nourrir, ne

pas s'approcher à plus de 7 mètres. Jusqu'à ce que la présence de cet étrange bipède leur devienne indifférente.

Christophe Boesch et sa femme, qui ont fondé une ONG, la Wild Chimpanzee Foundation, pour promouvoir la conservation de l'espèce, ont mené cette phase d'habituation il y a déjà longtemps. Ils étudient le même groupe depuis trente ans, une cinquantaine de chimpanzés qui vivent sur un territoire d'environ 15 km². Au près d'eux a été effectuée une des découvertes les plus formidables de la primatologie moderne : l'existence de comportements et de techniques variant selon les groupes et transmis de génération en génération. Autrement dit, une forme de culture. Ainsi, les chimpanzés de Taï cassent-ils les noix à l'aide d'un outillage évoquant le marteau et l'enclume, dont les jeunes, aidés et encouragés par leur mère, maîtrisent le maniement après plusieurs années d'apprentissage.

Très présentes dans le film, ces scènes ont été tournées en saison

sèche. Mais seule l'éprouvante saison des pluies a permis à l'équipe d'obtenir le spectaculaire chasse aux colobes, des petits singes dont le chimpanzé se montre friand.

Au départ, tel était donc le projet : montrer le passage des noix, la chasse aux colobes, la guerre avec une bande rivale, les interac-

Des comportements transmis de génération en génération

tions entre mâles et femelles... Mais l'histoire, au final, a été décidée par les chimpanzés. « Dès la première année du tournage, nous nous sommes trouvés face à une situation absolument exceptionnelle, raconte Christophe Boesch. Non seulement il y avait un orphelin dans le groupe, mais c'est un grand mâle qui l'a adopté. On a évidemment vérifié par des analyses génétiques s'il s'agissait de son père biologique : ce n'était

pas le cas. Un mâle qui adopte un petit, je n'avais jamais vu ça ! »

Lorsqu'un petit chimpanzé perd sa mère avant l'âge de 5 ans, il se laisse le plus souvent mourir, même s'il est adopté par une autre femelle. Or, Oscar n'est pas mort. Et Freddy – c'est le nom du mâle alpha – s'en est occupé comme un vrai papa poule. Le cas est si rare que le primatologue l'a intégré dans un article scientifique, publié en 2011 dans la revue scientifique *PLOS One*, sous le titre « Altruism in forest chimpanzees : the case of adoption ».

Le petit orphelin recueilli par le caïd de la bande, ou la fiction rejointe par la réalité... L'occasion était trop belle pour que Mark Linfield et Alastair Fothergill ne s'en saisissent pas. Dommage que la voix off omniprésente qui accompagne ces images magnifiques ait « oublié » de rappeler, ne serait-ce que d'une phrase, la menace de disparition qui pèse sur l'espèce, dont il reste environ 100 000 représentants à l'état sauvage en Afrique. Cela aurait-il gâché la fête ? ■

CATHERINE VINCENT